circuit court

L'été photographique de Lectoure
du 25 juillet au 20 septembre 2020

Dossier de presse

© Arno Brignon

circuit court

Association Déclic avec **Gaël Bonnefon**, **Arno Brignon** et **Anne Desplantez** • **Collectif IPN** avec **Alexandre Atenza**, **Mélanie Bouychou**, **Raphaël Courteville**, **Audrey Douanne**, **Laura Freeth**, **Brenda Galliussi**, **Nicolas Jaoul**, **Maroussia Sallent**, **Matthieu Sanchez**, **Thomas Soulié**, **Émile Stoclin** et **Léo Sudre** • **Compagnie OBRA** • **Frédérique Félix-Faure** • **Yohann Gozard** • **Hipkiss** • **Myriem Karim** (invitation à la **Résidence 1+2**) • **Thérèse Pitte** et **Philippe Pitet** • **Fernanda Sánchez-Paredes** (invitation à la résidence **Traverse**) • **Annabel Werbrouck**...

« Les crises, les bouleversements et les maladies ne surgissent pas par hasard. Ils nous servent d'indicateurs pour rectifier une trajectoire, explorer de nouvelles orientations, expérimenter un autre chemin de vie. » *Carl Jung*

Comment continuer à penser, à organiser des projets artistiques dans nos lieux en temps de crise sanitaire ? Pour quels publics ? Dans ce contexte sociétal et au regard du marasme économique qui s'annonce, quelles places pour les arts visuels et les artistes ?

Le fantasme d'une planète sans frontière, régulée par l'automatisme des marchés, est fortement bousculé. La crise sanitaire fonctionne comme un grand révélateur, contribue à poser un regard critique sur nos modes de vie et nous donne l'occasion de repenser les écosystèmes entre global et local.

Repenser le partage et la circulation des œuvres en France et à l'étranger va devenir un enjeu majeur dans nos métiers, pour être en phase avec une nécessaire sobriété carbone. Une question se pose : est-ce que des formes de « circuits courts », terminologie utilisée habituellement pour parler d'une consommation responsable locale et écologique, ne devront pas être reconsidérées et valorisées au regard des « circuits importés » dans le milieu de l'art ?

À l'heure où notre planète est victime du réchauffement climatique, réchauffement lui-même lié au modèle productiviste, où la préservation de l'environnement est devenue un enjeu de survie, cette crise nous donne l'occasion d'expérimenter « le circuit court » et de mettre en avant une scène artistique régionale dans cette édition 2020 de L'été photographique de Lectoure, aussi inespérée qu'inattendue.

Inespérée car nous avons bien failli lâcher l'affaire, attendre et confirmer en temps voulu la réouverture en navire solitaire de l'exposition *Hinterland* qui venait juste d'être inaugurée quand le gong du confinement a retenti.

Inattendue car les visiteurs du festival vont découvrir cette année des projets dans l'espace public. Au regard de la lourdeur des normes actuellement en vigueur pour l'accueil des publics dans les lieux d'exposition et de ce « nouveau » monde où la distanciation sociale s'impose, l'option « grand air » nous a paru une évidence. La possibilité aussi de se réapproprier cet espace public dont nous avons été privés pendant de longues semaines. Les œuvres prennent la poudre d'escampette, désertent les lieux patrimoniaux et s'affranchissent des habitudes.

Il était temps de retrouver la liberté, proposer à des artistes de la scène régionale une visibilité, que ces invisibles de la culture, ces oubliés, ces euthanasiés des discours officiels des dernières semaines deviennent indispensables. Notre façon à nous de marquer le coup et d'affirmer haut et fort que l'art est bien une activité et un besoin essentiel.

L'ensemble des échelles institutionnelles fragilisées par ce choc monumental ouvre la possibilité de ne pas reprendre les choses comme avant, de se remettre en question et d'expérimenter de nouveaux comportements. Relancer une dynamique créative à Lectoure, recréer du lien et des circulations, nourrir des intentions, réunir et rapprocher artistes, visiteurs, habitants, promeneurs, équipe du centre d'art à travers ce projet en « circuit court ».

Propice aux échanges, aux débats et aux rencontres, l'espace public est un enjeu démocratique nécessaire en cette période d'état d'urgence prolongé. Une opportunité de repenser les modalités de l'exposition et l'interaction avec les publics. L'expérimentation sur le fond et sur la forme sera donc bien présente. Les projets et les œuvres générant une sorte de mise en récit des paysages auxquels ils participent.

Cette édition met ainsi en lumière le « faire ensemble, faire avec » des collectifs d'artistes inventifs et réactifs. Elle propose aussi des journaux de confinement en témoignage de cette période traversée. Au centre d'art, le festival donne un éclairage sur des projets créés en résidence dans la région et permet aussi à ceux qui ne l'ont pas encore vue de découvrir l'exposition *Hinterland*, remaniée pour l'occasion.

En ce temps de futur incertain pour les arts visuels, c'est le moment idéal de rendre hommage à ces formes d'organisation plus résilientes, expérimentées par les collectifs et les associations d'artistes. S'inspirer de ces modes d'organisation, de ces coopérations revendiquées, de ces solidarités, adaptabilités, partages de ressources et savoirs faire pour repenser nos organisations de demain. Le collectif comme lieu de socialisation, outil stratégique et instance où se produit et se défend un certain nombre de valeurs. Et pour prolonger la réflexion, il nous semble aussi intéressant de témoigner de l'importance de la résidence d'artistes comme étape essentielle au processus de création. La résidence comme lieu de travail et comme lieu des discours sur le travail artistique. La résidence comme un temps de pause bénéfique et nécessaire à l'émergence d'un travail artistique. La résidence, loin du flux tendu, où l'on prend le temps de faire les choses sans se créer de besoins inutiles.

Une édition 2020… Photographique mais pas que…, ancrée et attentive au contexte, à l'économie solidaire de l'art, qui réfléchit à l'impact des projets artistiques sur l'environnement, en partance lentement vers une certaine forme de transition écologique inévitable pour le monde de l'art dans les années à venir.

Marie-Frédérique Hallin

Yohann Gozard

Yohann Gozard est né en 1977 et vit actuellement à Sète. Après un cursus en arts appliqués, il travaille comme sculpteur. Peu à peu, la photographie devient son médium privilégié. On retrouve dans ses images des lieux, entre ville et campagne ; les périphéries, les lisières territoriales, les zones limitrophes que l'on appelle souvent « non-lieux » ou encore « envers du décor », selon le point de vue. Il est fasciné par la nuit et réalise principalement des prises de vue nocturnes en poses longues.
Il y a dans ses images une picturalité surprenante émanant d'un travail de maturation de l'image en atelier, une image comme façonnée, strate après strate.

www.yohanngozard.com

Yohann Gozard, *25.09.2013, 04h47 - 04h52* © Yohann Gozard

Extrait d'un entretien entre Yohann Gozard et Marie-Frédérique Hallin

Marie-Frédérique Hallin
Ce qui vous rapproche, Hipkiss et toi, c'est une attention à des espaces souvent dévalorisés, qui présentent pour le commun des mortels peu d'intérêt, ce qu'on appelle les zones périphériques… Aux abords des villes où entre ville et campagne, parfois des zones commerciales, des no-man's land, des lieux d'errance en suspension, les franges. L'indétermination qui caractérise ces lieux est paradoxalement source de potentialités, de richesses, recrée des espaces de liberté.
Dans notre monde très normé, réglementé, c'est comme si un autre rapport au monde pouvait s'y développer. Comment et pourquoi as-tu commencé à t'intéresser à ces endroits, à photographier de nuit ces zones et que représentent-ils pour toi ?

Yohann Gozard
Aller au bout du monde pour trouver l'enchantement me posait question. Lorsque j'ai sérieusement décidé de me mettre à la photographie, j'ai commencé par photographier la zone portuaire de Fos sur Mer / Étang de Berre / Marseille, puis la périphérie de Toulouse et les abords de la Route Nationale 113 jusqu'aux alentours de Nîmes : les territoires périphériques, les lieux hors d'échelle, en marge du monde, à l'abandon, les « délaissés » (c'est aussi un terme technique pour nommer les tronçons de routes sans usage après rectification des tracés), la dégradation, l'effacement, le vide, l'attente. J'ai fait beaucoup de photos à Sète avant de m'y installer lorsque j'ai obtenu un poste de professeur en photographie aux Beaux-Arts de Montpellier. Il y a quelques années encore, je venais faire étape dans cette ville pour la route qui parcourait la mince langue de terre du lido et qui permettait de frôler la plage et contempler la mer, ou simplement pour déambuler dans certaines de ses vastes zones portuaires semi-abandonnées et bordéliques qui semblaient avoir échappées aux radars de la spéculation immobilière. J'ai savouré ces terrains de jeu autant que possible. Très logiquement, ces zones de friches ont aujourd'hui laissé place à des marinas sécurisées ou des résidences bien lisses et bien propres, et plusieurs séries télévisées ont mis un éclairage sur cette ville.

Je suis troublé par le caractère versatile de l'humain : son excès de désir ou de fascination pour une chose donnée à un moment donné, suivi de son inexorable désaffection puis du retour en grâce, de la réinterprétation fantasmée, ou d'une nostalgie pour ce qui a été perdu.

Yohann Gozard, *07.01.2008, 00h28* © Yohann Gozard

Yohann Gozard, *04.05.2015, 21h19 - 21h22* © Yohann Gozard

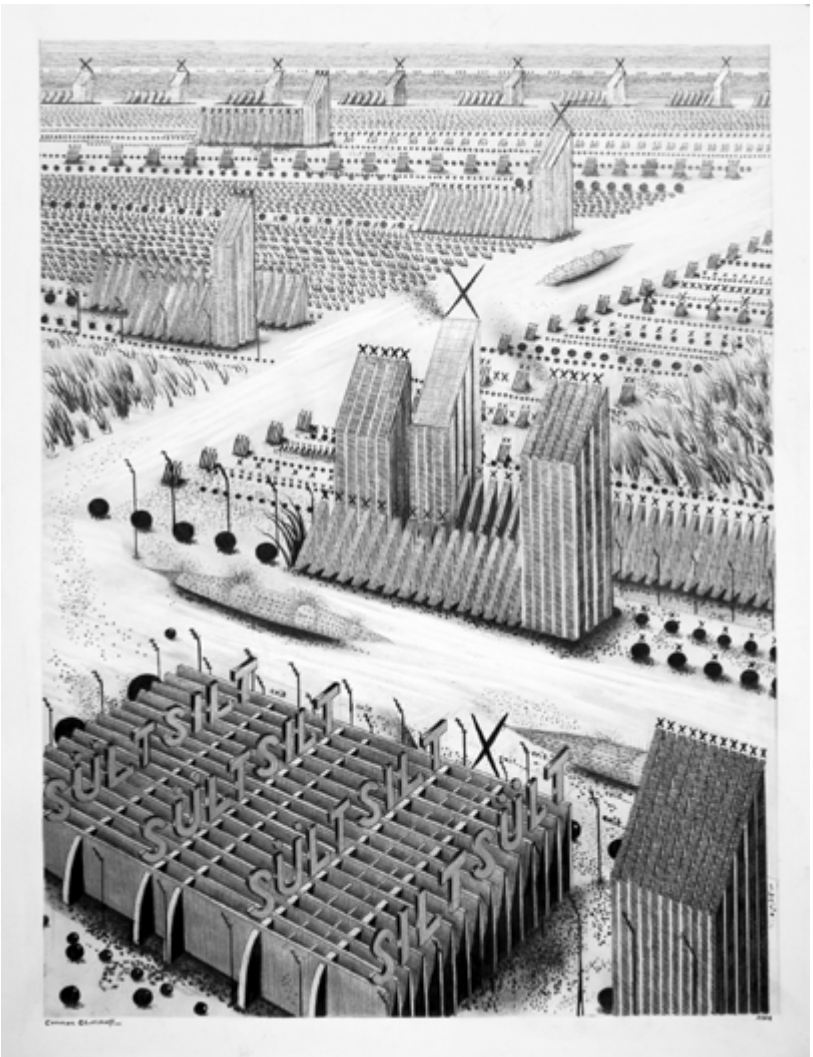
Au tout début je pensais que mon sujet était le bâtiment ou le lieu que je photographiais. J'ai pris conscience que je m'intéressais plutôt à l'expérience du temps passé dans les lieux et à la lumière qui révèle ou efface tel ou tel élément, gomme ou dévoile l'horizon, la perspective amène à considérer l'image comme un paysage ou une sorte de décor. Avec la prise de vue de nuit en pose longue, par le simple choix de la durée d'exposition, l'image peut sembler bien plus sombre que la nuit photographiée ne l'était réellement, ou lumineuse comme en plein jour, l'inverse d'une nuit américaine en somme. J'ai fini par remarquer à quel point cela pouvait être une manière de s'approprier le réel en remodelant le paysage, le monde, par la lumière. J'ai aussi réalisé que la nuit me permettait une relation intime avec le lieu photographié, car je me sens extrêmement bien dans l'environnement nocturne. Quand j'ai commencé, il n'y avait pas de smartphone, rien pour me distraire de mon sujet principal : je restais simplement debout, planté là à côté de l'appareil photo à regarder le temps filer durant les longs temps de pose (de quelques secondes à plusieurs heures), sans appréhension ni peur irrationnelle. [...]

Depuis la fin des années 90, j'ai pu constater l'évolution de l'environnement nocturne et des zones périurbaines, sur des questions esthétiques, environnementales, sécuritaires. Il y a encore quelques années, on éclairait tous azimuts, avec une grande diversité de projecteurs, des éclairages jaunâtres voire oranges et des néons. Maintenant les éclairages sont plus utilitaires. Il y a moins de gaspillage et des tentatives pour rendre à nouveau la nuit noire, mais aussi moins de fantaisies malgré la mode récente des éclairages pavillonnaires de Noël et la tendance étrange dans certaines villes à éclairer quelques ponts et monuments avec des couleurs criardes de fêtes foraines. On trouve de plus en plus d'un côté de grands mâts d'éclairages groupés et surplombants, ou des systèmes économiques à LED (c'est-à-dire des éclairages de plus en plus blancs et froids), et de l'autre des villages entiers complètements éteints. Et si à la campagne les bocages ont souvent disparu dans les opérations de remembrement au profit de grandes étendues agricoles, à l'inverse dans les périphéries urbaines, bords de routes et de voies ferrées, ce qui était autrefois libre d'accès, sans délimitations particulières, a été subdivisé, clôturé, équipé de barrières de plus en plus hautes, massives et ostensiblement fonctionnelles, pour ne pas dire autoritaires.

Retrouvez l'entretien complet

Hipkiss

Hipkiss est le pseudonyme du duo d'artistes Alpha et Christopher Mason, nés en 1964 et qui partagent leur vie et leur vision depuis 1983. D'origine britannique, ils vivent et travaillent en France depuis 2001 et se sont installés dans le Gers en 2006. Leur démarche participe d'un véritable projet de vie dédié au dessin. Ils inventent de nouvelles techniques utilisant la mine de plomb mélangée à d'autres médias (encre, métaux). À l'importance accordée aux détails s'ajoute la répétition esthétique des motifs et figures. Ils trouvent leur inspiration dans les paysages quotidiens, les environnements industriels et leur architecture, les frontières, les limites entre zones urbaines et zones de campagne.



Hipkiss, *Pouillot véloce*, 2017 © Hipkiss / Adagp

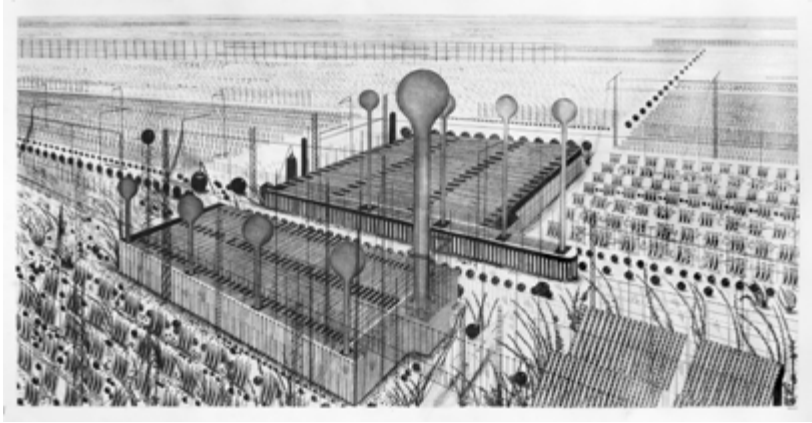
Extrait d'un entretien entre Hipkiss et Marie-Frédérique Hallin

Marie-Frédérique Hallin
La série des *Silver trains* recrée une sorte de vision en travelling proche de celle que l'on peut avoir quand on est à bord d'un véhicule en mouvement. Pour ces dessins, le clip de Michel Gondry, *Star Guitar*, du groupe Chemical Brothers qui retrace un voyage en train entre Nîmes et Valence sur fond de paysages suburbains et industriels vous a influencé. Vous travaillez à la campagne, vous êtes passionnés par les oiseaux, l'ornithologie, les plantes. Simultanément, vos dessins dévoilent beaucoup de références à l'architecture et une fascination pour les environnements urbains, pour les formes des architectures avant-gardistes. Pouvez-vous nous en dire plus ?

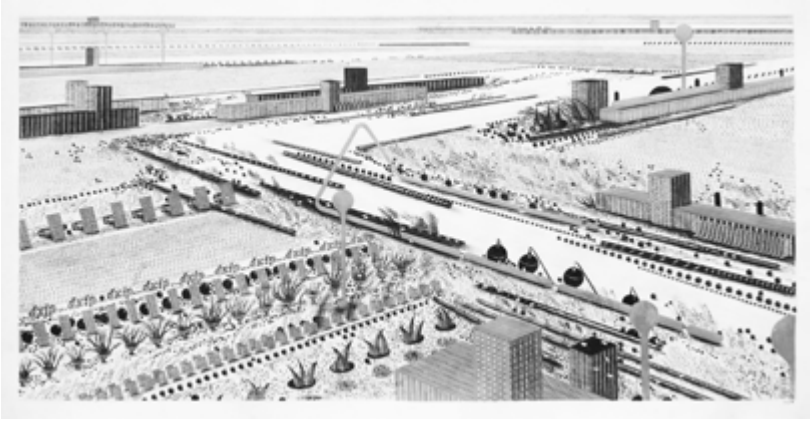
Hipkiss
Nous avons été hypnotisés par la vidéo de Michel Gondry la première fois que nous l'avons regardée. Cela aurait pu être un clip de nos rêves, affichant des paysages de notre passé, mais d'une façon complètement singulière – dans le sens de sa vitesse (la nature éphémère des paysages) et de la proximité des bâtiments. Elle a aussi aidé à consolider l'envie de présenter une perspective d'en haut. Depuis longtemps, nous avons joué avec cela dans nos dessins, mais ce n'est pas encore totalement connecté avec l'absence complète d'horizon.

Nous avons l'habitude de la vie à la campagne. Nous avons besoin du calme, de la tranquillité, mais aussi de cette variété de paysage disponible à la campagne. Parfois, nous avons envie d'un « shot » de vie urbaine, court et généralement suffisant pour nous inoculer pendant quelques mois. Nous rêvons (littéralement) tous les deux de structures architecturales inventées donc c'est normal que nous apprécions et critiquions les créations architecturales que nous croisons. Frank Gehry a dit à peu près ceci : « les gens aiment les 'trucs' » (« people just like 'stuff' ») pour expliquer comment il comprend l'importance des détails du quotidien dans la vie des gens. Malgré sa volonté de créer des structures minimalistes, les complications, les intrications des structures architecturales à travers les éléments plus décoratifs deviennent parfois un moyen de se glisser dedans.

Nous nous rapprochons un peu de lui avec nos dessins. Les bâtiments que nous dessinons deviennent parfois compliqués, même s'ils débutent d'une manière assez simple et élémentaire. Les quatre dessins montrant le Heydar-Aliyev Center* de Zaha Hadid témoignent de notre propre échec à éviter les embellissements. Même les bâtiments les plus minimalistes sont évidemment une production imaginaire – sans portes ni fenêtres. Ils représentent les entrepôts d'Amazon ou les usines de biscuits ; les constructions banales et la quintessence du consumérisme.



Hipkiss, *Fauvette pitchou*, 2019 © Hipkiss / Adagp



Hipkiss, *Cisticole des joncs*, 2018 © Hipkiss / Adagp

Marie-Frédérique Hallin
Dans la période où nous vivons, de plus en plus normée, réglementée, c'est comme si, au sein de ces hinterlands, un autre rapport au monde pouvait se déployer. Vous dites par exemple qu'ils sont comme des « réserves naturelles » et permettent à des oiseaux, parfois des espèces en voie de disparition de s'y développer. Que représentent ces espaces pour vous ? Comment avez-vous commencé à travailler sur les oiseaux qui passent autours de chez vous et qu'est-ce qu'ils disent de notre monde actuel et du rapport des hommes à la nature et plus largement à la faune et à la flore ?

Hipkiss
Ces espaces oubliés, « sans valeur », sont, comme vous le faites remarquer, souvent des endroits très importants pour les oiseaux et pour la nature. C'est quelque chose qui commence à entrer enfin dans la conscience de l'être humain. Par exemple, les *Fens* en Angleterre, les marais salants ou les anciennes carrières, ont été aplatis ou remplis, utilisés pour les anciens centres d'enfouissement, détournés en général. Mais comme on ne peut pas construire sur ces terrains, les états et les sociétés de conservation perçoivent maintenant leur vraie utilité. Leur non-rentabilité leur donne de la valeur en soi.

En anglais, le mot « hinterland » rime avec « winterland » – c'est-à-dire un beau paysage enneigé, mais comme vous dites, les gens ne voient pas de beauté dans le premier : les friches industrielles et les étendues d'agriculture également industrielles leur semblent sans intérêt, presque ennuyeuses - l'antithèse de « winterland ». Nous essayons de les présenter tels quels, à la manière d'un photographe.

Ironiquement, c'est à la campagne, malgré son apparence bucolique, que l'environnement est dans un état avancé de dégradation avec le grignotage des zones boisées, la disparition des haies, les cultures présentes toute l'année, les ravages des engrais chimiques, des herbicides, des pesticides. Les beaux paysages cachent le déclin effarant et effrayant des populations d'insectes et donc des oiseaux qui en dépendent. Par contraste, dans les « hinterlands », on peut trouver plein de bijoux, des oiseaux rares par exemple, parfois de passage et ne restant qu'un jour ou une heure. Il faut être très attentif et les rechercher activement. Dans le monde actuel, cette patience est rare. Sur notre (joli) terrain, il y a plein d'oiseaux de jardin qui viennent manger devant nos fenêtres, mais pareillement, on doit être beaucoup plus assidu pour avoir un aperçu des migrateurs. À ce jour, nous avons compté 104 espèces. Chaque année, nous craignons pour les visiteurs d'été ou d'hiver qui restent un certain temps. Seront-ils de retour ?

Retrouvez l'entretien complet

Myriem Karim

Invitation à la **Résidence 1+2**

Myriem Karim est née à Nanterre en 1991, elle vit et travaille à Montpellier. Elle s'initie dès l'enfance au violon et à la danse contemporaine au Conservatoire de Montpellier. C'est par la danse qu'elle aborde le rapport du corps à l'espace, et par la littérature qu'elle débute sa pratique photographique. L'œuvre du photographe Denis Roche lui fait découvrir un possible entrelacs - littérature et photographie -. En 2016, elle termine son cycle de Master en Lettres par une étude esthétique intitulée : *(Des)saisissement du Temps* avec *Notre Antéfixe* de Denis Roche, obtenue avec mention sous la direction du philosophe Pierre Zaoui à l'Université Paris Diderot.

Autodidacte, son travail photographique interroge notre rapport aux lieux et à la matière en alliant poésie et photographie, deux médiums qu'elle considère indépendants dans leur pratique mais complémentaires. Sa photographie raconte toujours l'histoire d'un corps et d'un espace paysagé mettant en relief leurs interactions et réciprocité, un regard posé à l'intérieur d'un paysage, une observation de lieux inhabités, naturels, qui questionne le rapport des traces et des empreintes mutuelles.

Myriem Karim, série *Arborescences*, 2020 © Myriem Karim

Ses images revisitent des lieux qu'elle a déjà photographié lors de pérégrinations aléatoires. Cette répétition fait partie intégrante de sa démarche et les aléas de la photographie argentique lui permettent une approche expérimentale. À l'automne 2019, elle est lauréate de la *Résidence 1+2 Factory*. En 2020, elle obtient le Grand prix MAP / CD 31 et expose sa série « Nous habitons la nudité de notre corps ». La photographie de Myriem Karim est une quête de l'originel, la recherche de ce qui nous lie au monde et au temps.

www.myriemkarim.com

À propos de la série *Arborescences*

Les arbres évoluent dans le paysage auquel ils appartiennent, et le modifient. Regarder un paysage est un engagement dans le monde. Il y a une extase : cette manière dont les choses ont de se tenir au-delà d'elles-mêmes. S'ouvre la dimension du temps, de ses épaisseurs sédimentaires, de ses rythmes, de ses lenteurs. Les arbres sont une promesse de mouvement permanent qui existe. Nous ne les voyons pas mobiles. Nous ne vivons pas assez longtemps pour les voir pousser.

Comment rentrer dans le cadre de l'appareil photo, un arbre ? Une forêt entière ? Que discerne t-on dans une forêt et que voit-on avec la photographie dans une forêt ? Est-ce un bon outil d'observation des arbres ? Il y a une densité de la forêt contraire au rapport à l'horizon. À la vue de loin. À l'atavisme. Pour regarder les arbres, il faut basculer dans un monde où les voies de communication sont verticales. L'enjeu n'est pas tant de rendre compte du réel que de traduire des impressions de réalités. Car c'est tout ou une partie de leur vivant qui nous échappe à l'œil nu. Percevoir l'intériorité des arbres, c'est regarder à travers les branchages et feuillages, de la jeune pousse aux cellules et molécules. Collecter les expériences rassemblées autour d'eux et inscrites dans leurs membres. Toucher la matière végétale. Revenir, observer. Répéter la prise photographique. Car ils ne se présentent formellement jamais à l'identique, bien qu'enracinés au même endroit. Témoins du temps qui passe et de la composition instable des paysages.

Myriem Karim

Myriem Karim, série *Arborescences*, 2020 © Myriem Karim

***Résidence 1+2* édition 2020**

Emeric Lhuisset (France), Coline Jourdan (France) et Lucía Peluffo (Argentine) sont les photographes lauréat.e.s de la 5ème édition de la *Résidence 1+2*. La marraine de l'édition 2020 est l'océanologue et géochimiste, Catherine Jeandel (LEGOS, OMP – CNRS/Université Paul Sabatier). Réalisatrice du film de création 2020 : Pauline Broulis.

Semaine d'ouverture du 7 au 11 octobre 2020
Exposition collective du 10 octobre au 1er novembre à la Chapelle des Cordeliers à Toulouse. Vernissage le vendredi 9 octobre à 18h30. *Colloque national – Photographie & Sciences* le samedi 10 octobre au Muséum de Toulouse.

À propos de la *Résidence 1+2*

Créée à l'initiative de Philippe Guionie, la *Résidence 1+2* est un programme culturel associant la photographie et les sciences, à vocation européenne, ancré à Toulouse. Chaque année, la *Résidence 1+2* rassemble trois photographes (1 photographe de renom + 2 photographes émergent.es) pour une résidence de deux mois. Durant ce temps, les artistes vivent ensemble et créent une œuvre personnelle et inédite. Ils / elles sont soutenu.es dans leurs recherches par des institutions universitaires (Université fédérale de Toulouse) et scientifiques (CNRS Occitanie Ouest, Cité de l'Espace, Pic du Midi...) et des chercheurs basés à Toulouse et sa métropole, ainsi qu'en Occitanie. Ils / elles sont également accompagné.es par un parrain ou une marraine appartenant au monde de la photographie ou des sciences. En associant la photographie et les sciences, la *Résidence 1+2* produit, valorise et promeut une photographie d'auteur en lien étroit avec un patrimoine scientifique exceptionnel sur le territoire. Le fruit de ce temps de création est présenté en octobre, sur trois supports différents (une exposition, un coffret de trois ouvrages dans une Collection Toulouse, un film de création de format 26mn). Une semaine inaugurale est organisée avec plusieurs temps forts dont le *Colloque national – Photographie & Sciences*. La *Résidence 1+2* œuvre ainsi pour que ce partage des savoirs crée une réflexion sociétale commune dans une dynamique collective associant tous les publics.

En 2020, Myriem Karim est lauréate de la *Résidence 1+2 Factory* mise en place à la réserve naturelle de la confluence Garonne-Ariège en partenariat avec Nature En Occitanie et le Conseil départemental de la Haute-Garonne.

Créé en 2017, le *1+2 Factory* est un dispositif de résidences photographiques dédié aux institutions, territoires et / ou entreprises. Sur une période donnée, un ou une photographe propose son regard d'auteur en créant une œuvre inédite sur l'entité concernée en revisitant son histoire, son territoire, ses modes opératoires, sa production, ses savoir-faire. Le fruit de ce travail est présenté chaque année dans un lieu muséal lors d'une exposition collective regroupant les *1+2 Factory* de l'année. L'ensemble des *1+2 Factory* est aussi présenté au *Colloque national – Photographie & Sciences*. Le programme *1+2 Factory* constitue ainsi une pépinière de photographes aux écritures différentes pour un partage des savoirs vers tous les publics.

www.1plus2.fr

Fernanda Sánchez-Paredes

Invitation à la résidence **Traverse**

Fernanda Sánchez-Paredes, série *Nubes de medianoche*, 2020
© Fernanda Sánchez-Paredes

Née à Mexico, **Fernanda Sánchez-Paredes** est une artiste photographe qui vit et travaille à Paris. Elle est diplômée de l’École des beaux-arts à l’Université nationale autonome du Mexique dont elle était professeure de *Théorie de l’image* pendant plus de dix ans. Elle commence son parcours comme photojournaliste pour l’agence *Cuartoscuro* et travaille ensuite pendant huit ans (2003 - 2010) à la restauration des archives du photographe Gabriel Figueroa auprès de son fils, Gabriel Figueroa Flores. C’est dans cet atelier de numérisation et d’impression photographique qu’elle va apprendre les techniques anciennes et aussi la giclée comme technique d’impression avec laquelle elle développera la plupart de son travail.

Elle obtient la bourse Jeunes Créateurs au Mexique et une résidence d’artiste au Banff Center au Canada en 2008. Cette même année elle intègre la Galería de Arte Mexicano. Elle arrive à Paris en 2010 grâce à une bourse pour étudier à l’École nationale des arts décoratifs et participe à différents projets et expositions en collaboration avec d’autres artistes. Ses recherches sur le paysage de la Beauce ont été présentées dans le cadre d’une résidence d’artiste au Lycée agricole de Chartres. En 2018 elle a répondu à une invitation du SIVOS à travailler sur le Pays Mélusin. Le travail a été présenté au centre d’art Rurart. Elle a ensuite été accueillie en résidence à Pollen, Monflanquin. Plus récemment elle a approfondi ses recherches sur la transition du paysage dans le cadre des résidences aux Fours à Chaux dans le Jura Suisse.

www.fernandasanchezparedes.com

Fernanda Sánchez-Paredes, série *Nubes de medianoche*, 2020
© Fernanda Sánchez-Paredes

À propos de la série *Nubes de medianoche*

Cette série en argentique, réalisée en collaboration avec le photographe bagnérais Rémi Lesclauze, a été initialement pensée pour la vitrine de la Bouquinerie associative de Bagnères-de-Bigorre ou elle sera présentée en première occurrence en juin. À partir des contraintes de cet espace, Fernanda Sánchez-Paredes recrée une cartographie de nuages capturés le temps d'une journée de printemps pendant le confinement. Quand la résidence a débuté en mars 2020, la photographe ne s'imaginait pas se trouver dans une situation pareille : l'obligation de se confiner et la restriction à l'espace public. Elle a choisi de rester pour vivre sa résidence onfinée. Passer toutes ses journées dans un espace fermé et suivre jours après jours les informations peut mener à l'angoisse, à la panique et même au vertige. Afin de trouver une solution adéquate pour poursuivre ses projets pendant cette résidence devenue si spéciale, elle a proposé à Traverse de mener trois types de projets distincts : les deux premiers de type création personnelle (un projet argentique présenté ici à Lectoure, un second projet en numérique). Un troisième projet de type médiation / action culturelle, en utilisant les réseaux sociaux comme manière d'interagir avec les publics.

« J'ai en moi une certaine forme de romantisme, liée en particulier à la recherche du sentiment du sublime. Je ne suis pas une romantique au fond. J'adore la nature, mais je ne ressens pas de communion envers elle, encore moins de mélancolie ou d'exaltation. Néanmoins je cherche le sentiment du sublime dans la prise de conscience de notre finitude face aux éléments ou face à l'expression de la divinité dans les forces démesurées de la nature. Dans ces jours difficiles de confinement, il y a du sublime à simplement constater l'existence de la nature ». *Fernanda Sánchez-Paredes*

www.fernandasanchezparedes.com

À propos de la résidence Traverse

Traverse est un projet associatif porté par des habitants de Bagnères-de-Bigorre qui propose une programmation artistique contemporaine, pluridisciplinaire et nomade… En investissant l'espace et le quotidien des habitants d'une vallée, l'association propose une inscription sensible et poétique dans le territoire en créant avant tout des instants de convivialités et de rencontre. Traverse propose des activités artistiques en offrant une alternative aux lieux de diffusions institutionnels ; notamment en investissant des espaces atypiques, de vallées en vallées : rues, granges, cafés, gares, maisons, bibliothèques…

« Rechercher l'itinérance nous permet une perpétuelle remise en question ; une réadaptation, une traversée, un moyen de s'extraire du quotidien qui permet, nous l'espérons, une réflexion sur nos pratiques culturelles. Nos propositions et notre programmation sont politiques, non dans le sens traditionnel du terme mais dans celui de la recherche d'un rassemblement collectif. La notion de rencontre et de partage est pour nous l'élément fondateur d'une vie en collectivité. Au-delà d'une proposition artistique, nous souhaitons échanger avec et autour des artistes, alimenter le débat et l'imaginaire de nos vies communes et plus largement de notre société. »

En 2020, Traverse devient un Atelier de Fabrique Artistique (AFA) reconnu par le Ministère de la Culture pour sa capacité de repérage et d'accompagnement de la création, du renouvellement et de l'hybridation des formes et des écritures qu'elle accueille.

Depuis 2014, Traverse expérimente une nouvelle forme de relation au terri¬toire en proposant une Résidence de Territoire autour de l'art de la photographie. Un.e photographe est invité.e durant deux mois à poser son regard sur Bagnères et ses alentours dans une perspective de rencontre avec les habitants afin de nourrir un projet artistique parti¬cipatif ponctué de rencontres et d'ateliers pour tous les publics. À l'issue des trois mois de résidence, un projet de création in situ né de cette collaboration est restitué sous forme d'une exposition dans l'espace public, à la rencontre de tous les habitants. Traverse a accueilli six photographes en résidence depuis 2015 : Léo Delafontaine, Guillaume Martial, Aurore Valade, Les Époux, Régis Feugère et Fernanda Sanchez-Páredes.

www.traversiens.com

Compagnie OBRA

© Compagnie OBRA

À propos de *Pauilhac*

Lancé début 2020, le projet *Pauilhac* repose sur le collectage de témoignages d'habitants autour de la thématique du remembrement. Des périodes de résidences et d'ateliers ont été menées avec différents publics, en lien avec des partenaires de la région, des associations scientifiques notamment. L'aboutissement de ce projet est la réalisation d'un film collaboratif. Le véritable enjeu réside toutefois dans la sensibilisation des habitants de la ville à l'histoire de son territoire, à travers des activités éducatives, des conférences et autres événements. Qu'est-ce que l'histoire d'un paysage en soi, quels ont été les événements historiques qui ont constitué une rupture ou ont rassemblé la communauté ? Comment notre paysage fait partie de notre patrimoine ?

Cet été à Lectoure, les visiteurs pourront découvrir des extraits de ce projet en cours de création...

Artiste britannique, Kate Hannah Papi est metteuse en scène de théâtre, réalisatrice de courts-métrages et collectrice sonore, vivant dans le Gers depuis 2005. Avec Oliviero Papi, elle a créé le centre *Au Brana*, un espace de résidence engagé dans la promotion des échanges interdisciplinaires et la création de liens entre la culture locale, nationale et internationale, et la compagnie de théâtre **OBRA**. Elle a réalisé pour OBRA de multiples performances et projets socioculturels tant dans le Gers qu'à l'étranger. Kate collabore avec Matt Smith de VIDEOfeet dans leur projet commun *EX_SITU*, un projet qui répond à l'architecture et questionne le patrimoine. Ensemble, ils ont créé une série de portraits filmés, d'installations et de courts métrages avec les acteurs d'OBRA, des participants des communautés visitées et des étudiants universitaires. Ce travail a été projeté dans le cadre du festival du court-métrage de Londres, du festival *L'été photographique de Lectoure* et à Ciné 32 à Auch.

Développant sa fascination pour le monde sonore, Kate mène actuellement un projet dans le village de Paulhiac, pour créer un album participatif de musiques composées à partir des sons de la commune et des alentours, par des musiciens invités et des habitants, et inspiré par la Révolution Silencieuse. Kate crée des textes originaux en réponse aux témoignages qu'elle a recueillis et s'intéresse particulièrement à la façon dont les communautés rurales ont changé durant le siècle dernier, et à ce que deviendra la vie dans ces communautés rurales..

www.obratheatre.co

Association Déclic

Gaël Bonnefon
Arno Brignon
Anne Desplantez

À propos de l'association Déclic

Gaël Bonnefon, Arno Brignon et Anne Desplantez sont les trois photographes à l'origine de l'association Déclic. Évoluant dans des univers très différents, ils se retrouvent sur leur façon de pratiquer la photographie. Ils sont sincères dans leurs travaux et parlent d'eux au travers de leurs images, sans artifice, ce qui rend chacun de leurs regards singuliers. La proximité artistique, comme l'envie de transmission d'une photographie où l'émotion et une certaine vision du monde l'emportent sur la technique devient rapidement pour eux une évidence.

Quelques projets et stages à deux, quelques ateliers à trois ici et là. En 2015, c'est par la création de l'association Déclic qu'ils formalisent ces collaborations qui deviennent assez régulières et qu'ils mènent en parallèle à leurs travaux personnels. Depuis, ils proposent de nombreux ateliers et stages photographiques dans la région Occitanie auprès de publics diversifiés. Ils travaillent également dans la formation auprès de différentes structures : espace Saint-Cyprien, MJC Pont des Demoiselles, centres de loisirs, écoles, comités d'entreprises, etc. Des formations qui sont aussi une façon d'interroger ensemble leurs pratiques photographiques respectives. L'association Déclic développe et porte aussi des projets de création comme cette année avec une résidence participative sur les quartiers Papus / Tabar / Bordelongue à Toulouse.

L'idée principale de cette association est que chacun reste par ailleurs libre de mener ses propres projets, solo ou non. L'association est un lieu ouvert à d'autres artistes notamment au travers des soirées, événements temporaires mêlant des projections d'images photographiques, de la musique et des films, que Déclic met en place depuis deux ans.

www.declic-toulouse.fr

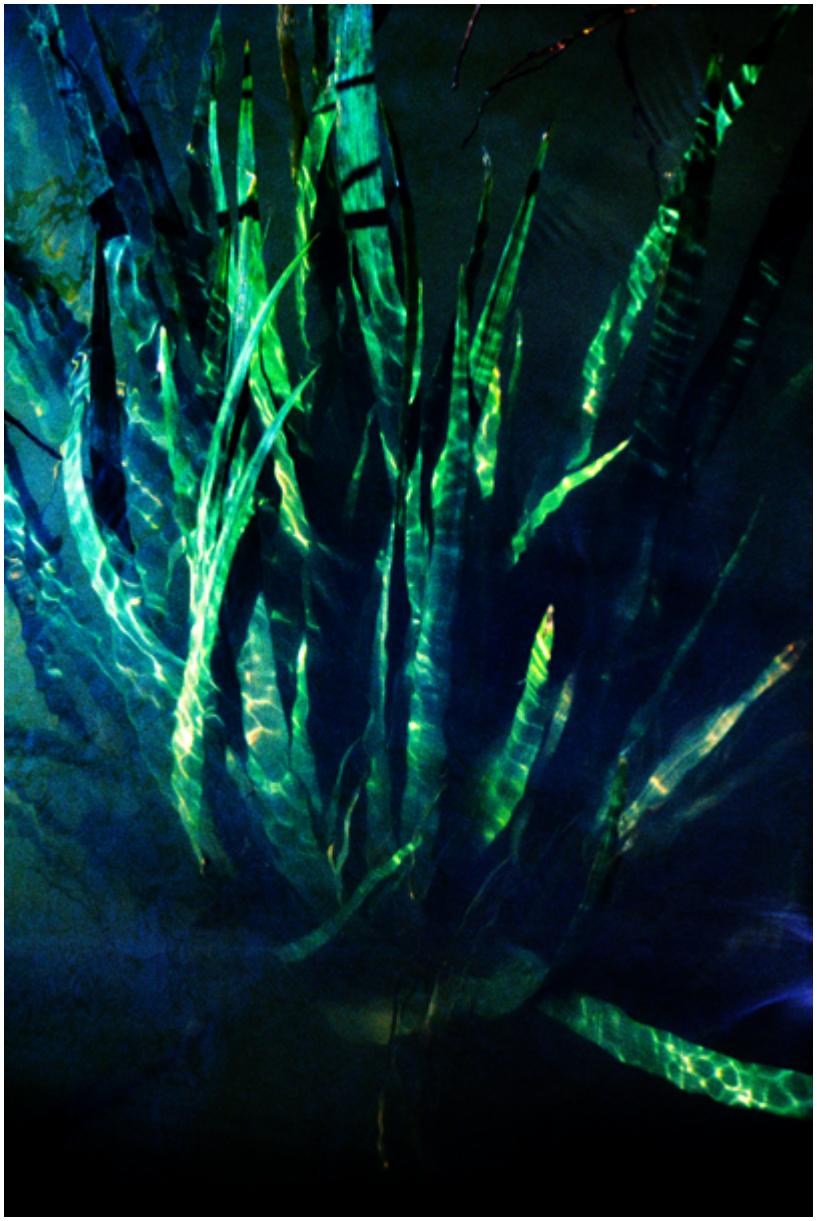
Le projet des trois photographes rassemble un grand nombre d'images issues de leurs résidences de territoire dans le Couserans, échelonnées entre 2016 et 2019. Il est donc aussi l'occasion pour le centre d'art de mettre en lumière ces résidences de territoires et d'évoquer un nouveau partenariat « expérimentation dans les territoires » qui débute cette année entre l'**Agence de développement de l'économie culturelle du Couserans** (ADECC) de la **Communauté de communes Couserans-Pyrénées**, **le Bus – espace culturel mobile** et le Centre d'art et de photographie de Lectoure.

« L'esprit d'aventure artistique et culturelle est au coeur de ce projet qui permet d'enrichir la programmation arts visuels en Couserans et de la faire rayonner à l'échelle régionale. Elle donne aussi l'occasion à deux territoires ruraux de partager leurs problématiques, de mettre en commun ressources et compétences, d'expérimenter aussi leur manière assez proche de travailler avec un territoire dans sa dimension à la fois géographique, sociale et humaine. »

Plus d'informations

Gaël Bonnefon est diplômé de l'École des beaux-arts de Toulouse avec les félicitations du jury en 2008. Il a exposé à la Villa Pérochon, au 104 à Paris (Jeune Création 2012), aux Rencontres d'Arles et à PhotoEspana, au musée des Abattoirs en 2014, à la galerie du Château d'Eau en 2012 et 2019 à Toulouse, et dans la Vitrine du Frac Île-de France en 2020. Son travail est présent dans les collections du Frac Midi-Pyrénées, du Château d'Eau, du Kulturamt à Düsseldorf et du musée Kiyosato au Japon ; il a participé au projet *Temps Zero* à Berlin, Braga, Rome, Bucarest, Groningen et Thessalonique et celui de *Smell of Dust* à Sao Paulo et New York. Il a bénéficié de nombreuses résidences d'artistes en France, Allemagne, et Israël. La monographie *Elegy for the Mundane* est parue aux éditions Lamaindonne en 2019, deux nouveaux ouvrages sont à paraître en 2020 chez Lamaindonne et Sun/sun éditions. Ses images tracent une sorte de documentaire personnel qui sillonne des situations inconscientes pour une fiction qui s'ancre dans son quotidien.

www.gaelbonnefon.org + www.tempszero.com



Gaël Bonnefon, série *Elegy for the mundane*, 2008 - 2018 © Gaël Bonnefon

Extrait d'un entretien entre Gaël Bonnefon et Fabien Ribéry

Quelles sont les grandes étapes de votre parcours de photographe ? Auprès de qui avez-vous appris et expérimenté votre métier ?

La réponse est délicate car tout dans mon parcours se succède et se chevauche sans vraiment de stades visibles à mes yeux. Alors que les expériences et rencontres se suivent, la pratique s'affûte malgré un cheminement sinueux, revenant parfois même vers l'arrière. En fait mon travail se nourrit aussi de différentes influences, qu'elles soient littéraires, philosophiques, musicales ou visuelles. Au début la photographie se croisait avec les différents médiums abordés lors de mes études aux beaux-arts ; il y a une forte influence de la composition picturale, de l'intensité des couleurs des images sérigraphiées, du montage de séquences en film et vidéo ainsi que des installations artistiques et de leur rapport à l'espace. En sortant des beaux-arts de Toulouse en 2008 ma recherche portait sur la représentation d'un perpétuel déclin et de sa vision tragique […].

La notion de survivance des images vous semble-t-elle opératoire pour aborder votre esthétique ? Il y a chez vous des images hantées, à la limite de l'effacement, comme des tremblements de rêves.

Dans mes projets le quotidien côtoie une vision tragique du monde, il est porté par des lumières et des couleurs irradiées. A l'origine règne un doute face au réel et sa représentation, puis face à son affirmation en tant qu'image. Je ne suis pas certain de comprendre la notion de survivance, je dirais plutôt que les choses qui nous entourent cessent perpétuellement d'être ce qu'elles étaient et que chacune d'elles est visible au cours de cette disparition. Cette altération apparaît de manière rémanente […].

Paul de Sorbier écrivait : « Les sujets demeurent, mais ils sont à la limite de disparaître. Ils participent d'un palimpseste et s'inscrivent dans un tout, fait de rayures, de taches, de flashs luminescents, autant d'accidents recherchés depuis la prise photographique et jusqu'au travail en laboratoire. La beauté surgit et saisit. Peut-être parce que les images de Gaël Bonnefon ressemblent à la manière dont la mémoire est enfouie en chacun : un ressac dont chaque vague est plus ou moins imprécise ? Peut-être parce qu'elles se donnent à voir comme un encodage du réel qui se transforme, sous nos yeux, en images de souvenirs ? Le regardeur est invité à la contemplation, au spectacle d'une image dégradée, mais toujours réinventée dans sa dégradation conduisant à une forme d'hypnose » (extrait du texte de l'exposition Entre les gens à la Maison Salvan).

Retrouvez l'entretien complet

© Arno Brignon

Arno Brignon est né en 1976 à Paris et vit à Toulouse. Il a travaillé sur des projets de commandes pour la presse en parallèle de ses projets personnels, notamment à travers des résidences. En 2009, il décide de se consacrer exclusivement à la photographie et obtient, en 2010, la Bourse du Talent (*Toulous'up*) pour son travail sur le Mirail. Il est diffusé depuis 2013 par l'agence *Signatures*. Depuis 2016, il a exposé entre autres à l'espace Saint-Cyprien et au centre culturel Bonnefoy à Toulouse, au *Fotofestival* à Cluj (Roumanie), à Omnibus à Tarbes, au Cnap à Paris, à la Villa Tamaris à la Seyne-sur-Mer, à *Fotolimo* à Portbou (Espagne)...

Depuis février 2018, il a mené plusieurs projets dans le Gers. Tout d'abord une résidence à Lectoure, dont *L'été photographique* présentait une restitution à l'ancien hôpital. L'installation composée des portraits réalisés à la camera obscura, directement tirés sur les murs, et d'une collectes de petites histoires convoquait et actualisait les esprits du passé, ranimait le souvenir d'une vie de village... Il a également exposé aux côtés de Gabrielle Duplantier au printemps 2018, est intervenu pour une résidence d'actions culturelles en Ténarèze en 2019 et a pris part au projet *Famille(s) croisée(s)* avec les Jardins de Cocagne de Fleurance en 2019 / 2020. Le centre d'art a co édité fin 2019, avec le FIFV (festival international de photographie de Valparaiso), *La formation des vagues*, ouvrage composé de photographies prises dans le Gers et au Chili.

www.arno-brignon.fr

Extrait du texte *Le juste espacement* de Julie Martin

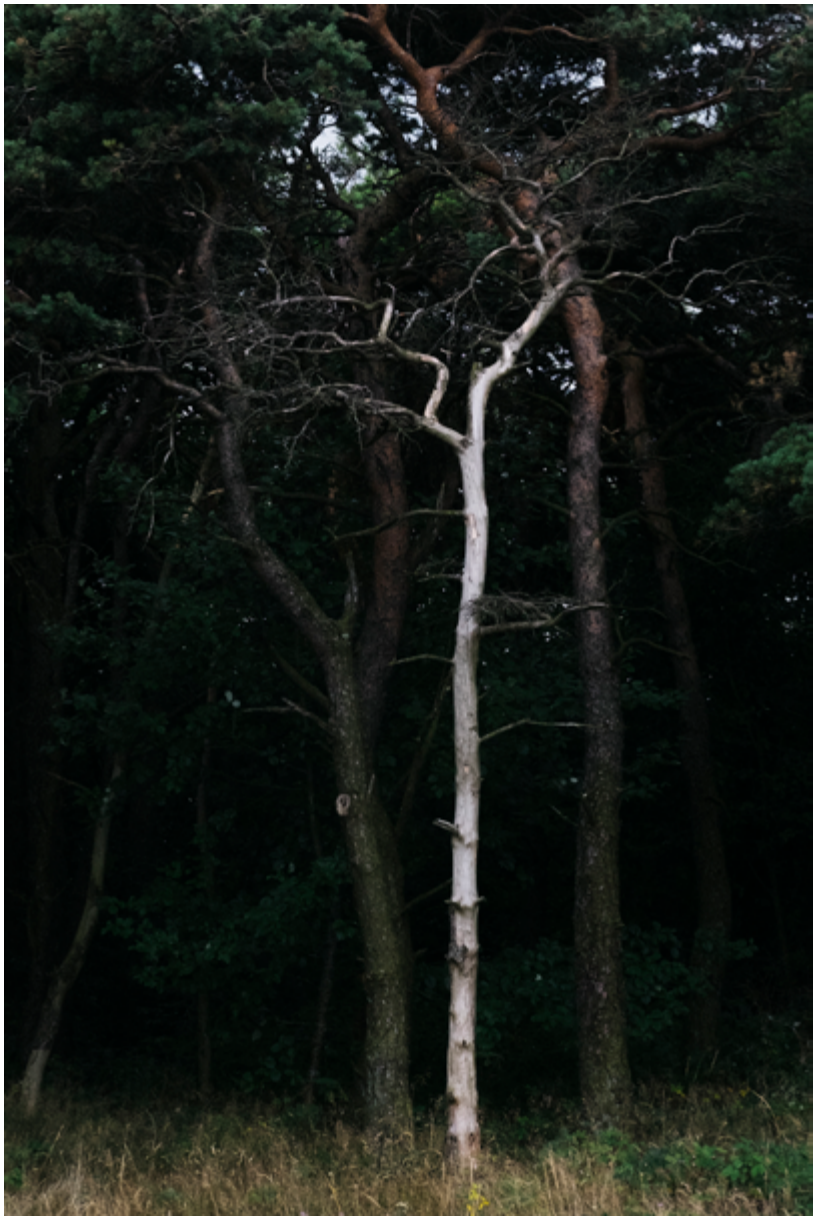
« [...] Le temps, c'est également celui de la résidence, un contexte de création que privilégie souvent Arno Brignon. Arraché de ses obligations quotidiennes mais également de sa zone de confort, l'artiste a l'opportunité d'y devenir le flâneur, le parfait observateur d'un territoire dont il se détache pour mieux l'analyser, dont parlent Baudelaire dans Les fleurs du mal et Walter Benjamin après lui dans Les Passages. Enfin, le temps, c'est également celui qui imprègnent certains lieux. [...] Pour Dans les murs (2018), l'artiste a enduit les parois du vieil hôpital de Lectoure d'un produit photosensible permettant de faire apparaître provisoirement le portrait des habitants pris à la chambre.

Au-delà du temps, il y a dans le travail d'Arno Brignon une expérimentation de la matérialité de la photographie. L'artiste engendre des représentations qui se donnent à saisir comme telles. [...] Ainsi le recours répété au noir et blanc, le grain omniprésent, les accidents et les flous précieusement conservés rappellent que ce que nous voyons n'est en aucun cas ce que nous aurions pu voir lors de la prise de vues. Ici, la photographie ne simule pas une fenêtre ouverte pour laisser apparaître le réel. Au contraire, elle s'affirme comme medium et donc comme intermédiaire entre le modèle, l'artiste et le spectateur. Elle maintient le sujet à une certaine distance, si bien qu'il n'y a jamais de voyeurisme, d'indiscrétion, de dévoilement narcissique, mais une sorte d'équilibre, de respect, de douceur aussi...

Par exemple, quand il photographie le Pas de la Case, dont l'existence est justifiée par un statut géopolitique autorisant à bâtir de la richesse en dehors des cadres législatifs habituels, Arno Brignon se garde de confirmer notre perception stéréotypée qui envisage ce territoire comme un immense supermarché. Bien que quelques devantures de magasins soient visibles, il substitue aux néons des enseignes et aux rayonnages surchargés de produits détaxés, la lumière tamisée d'une salle de billard, l'obscurité de la ruelle qui borde un hôtel, la brume sur la station de ski désertée et restitue ainsi l'ambiguïté de cet espace frontalier. Il n'est pas rare que les choses photographiées soient déjà des images du réel : des reflets dans le miroir, dans une vitre, dans une flaque d'eau provoquant une nouvelle mise à distance.

Ainsi le travail d'Arno Brignon se constitue-t-il de rencontres avec un territoire, avec des habitants, avec ses proches, et les flous et les accidents présents dans ses images témoignent paradoxalement de son attachement à ajuster la focale, à chercher le juste espacement. »

Retrouvez le texte complet



© Anne Desplantez

Après des études scientifiques et l'obtention d'un doctorat en biomédical à l'UTC de Compiègne, en décembre 2000, **Anne Desplantez** entame une carrière dans l'ingéniérie sur Toulouse, avant de changer d'orientation professionnelle grâce à l'obtention d'un FONGECIF. En 2009, elle reprend alors la route des études en suivant la 3ème année à l'ETPA, spécialité Photographie. Suite à cette année de formation, elle ré-intègre son ancien travail à mi-temps, le temps de trouver un équilibre certain en photographie. C'est finalement en 2014 qu'elle fera la dernière bascule, en quittant définitivement le monde de l'ingénierie. Aujourd'hui, elle partage son temps entre créations artistiques, résidences de créations partagées et médiations culturelles.

www.anne-desplantez.fr

Extrait d'un entretien entre Anne Desplantez et Fabien Ribéry

Bénéficiant, après Arno Brignon, d'une résidence photographique dans le Couserans, Anne Desplantez est partie à la rencontre d'habitants vivant dans une nature à la fois superbe et sans concession. Le travail qui en découle est profondément intime tout en étant pudique, silencieux et de grande écoute envers ce qui est, envers ce qui vient. Ici les enfants sont des chevaux au galop, et les vieilles personnes des montagnes solides érodées par le temps inclément. Cherchant à « comprendre ce qui nous tient ensemble », Anne Desplantez élabore, en images et sons, une œuvre de grande délicatesse.

Je suis arrivée sur ce territoire avec l'idée d'aller rencontrer les gens chez eux pour passer du temps avec eux, en famille. J'avais mis en place des ateliers partagés avec la population, des soirées de médiation dans diverses structures sur le territoire [...]. Toutes ces actions étaient mon point d'entrée dans les familles, un prétexte à aller à la rencontre de l'autre, à partager avec les habitants une façon de voir la photographie, et de leur donner envie d'aller plus loin dans le projet. De là, je retournais chez les personnes qui le souhaitaient. On se rencontrait chez eux, avec leur cercle intime. On apprenait à se connaître, mais pas trop non plus, juste le temps de partager une histoire, une interrogation, un moment de silence aussi parfois. Les photographies venaient alors naturellement. Assez rapidement, je sentais qu'il était temps de poser des images sur l'énergie créée par notre rencontre.

Mes travaux en photographie se nourrissent beaucoup de l'intimité, la mienne, mais aussi celle des autres. Comment, à partir d'histoires toutes singulières, on bascule sur des questions plus universelles...

N'êtes-vous pas particulièrement sensible, telle une chorégraphe, à la façon dont les corps occupent l'espace ?

Elle est amusante cette question. Parce que oui, depuis toujours, j'observe les corps qui parlent inconsciemment, ceux qui peuvent nous trahir, qui comprennent plus vite, qui ressentent plus intensément.

Je crois même que cela a été mon premier travail en photographie. Avec mon frère Julien Desplantez, danseur chorégraphe, nous avions travaillé autour de la notion d'enfermement dans un projet intitulé *Le Mur*. On a longuement travaillé ensemble pour trouver la frontière subtile qui amènerait les danseurs à parler avec leurs corps sans danser, et comment attraper en photographie ces instants fugaces.

Retrouvez l'entretien complet

Collectif IPN

Alexandre Atenza, Mélanie Bouychou, Raphaël Courteville, Audrey Douanne, Laura Freeth, Brenda Galliussi, Nicolas Jaoul, Maroussia Sallent, Matthieu Sanchez, Thomas Soulié, Émile Stoclin et Léo Sudre

À propos du collectif IPN

IPN est un espace collectif d’ateliers et de monstration créé en 2012 au 30 rue des Jumeaux à Toulouse. Une vingtaine d’artistes aux pratiques complémentaires font vivre à Toulouse ce lieu et ce projet collaboratif qui favorise la recherche, permet la production et la diffusion artistique grâce à la mutualisation des énergies et des moyens. Les modes de fonctionnement qu’ils mettent en place, comme le partage des savoir-faire, la réutilisation des matériaux, la fabrication de leurs propres outils de travail font de l’expérience même du *faire* un enjeu à la fois économique et politique. Des personnes aux pratiques diverses s’accordent sur la manière de partager ensemble non pas un univers mais un état d’esprit. Au détour des couloirs, on découvre une ébéniste, des graphistes, des menuisiers, des travailleurs de l’acier, des photographes, des plasticiens, des vidéastes et des performeurs, se souciant peu d’un domaine spécifique mais recherchant plutôt une justesse de forme, de ton et d’attitude en relation à un contexte, un lieu et des gens. Douze artistes se retrouvent pour cette exposition dans la ville de Lectoure, posent un regard sur le lieu et interrogent la réalité dans une situation pour le moins particulière.

Les artistes d’IPN ont conçu et mis en place différentes expositions : *Appareillage* à Nantes en 2015 ; la résidence et l’exposition *EMBRQMNT* à l’École Nationale de l’aviation civile à Toulouse en 2016. Ils ont été invités en résidence pendant le festival *Musikaren Egüna* au Pays Basque en 2017. En 2019, ils ont créé une série d’installations pérennes dans l’espace public de la Padifornie à Tournefeuille.

Mélanie Bouychou, sténopé, Taussat, automne 2019

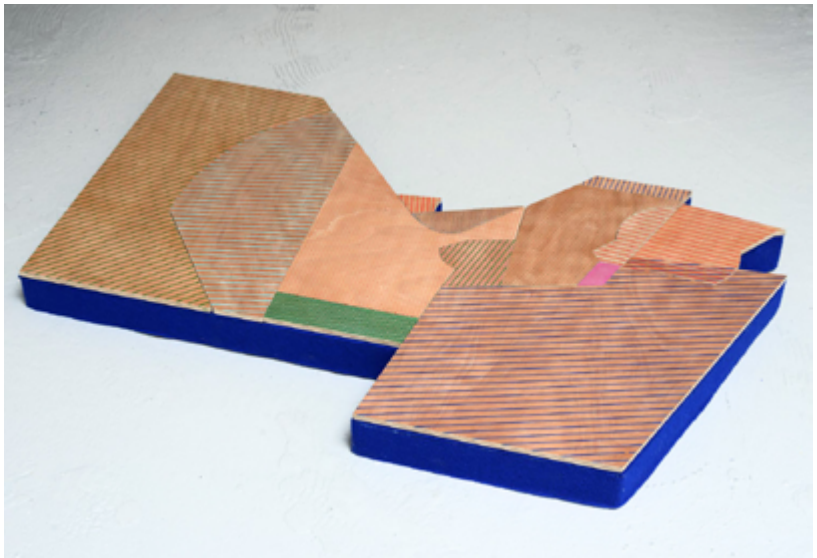
Alexandre Atenza développe depuis 2008 une pratique multimédia s'inscrivant dans une tradition post-moderne. Confrontant des formes et des références récurrentes appartenant à l'histoire de l'art et à la culture populaire. Entre erratisme et errance, ses productions invitent à la contemplation et révèlent la possibilité d'une perception romantique de l'existence contemporaine.

Mélanie Bouychou est décoratrice, graphiste, musicienne et sténotypiste. Fabriquer avec tout et essayer d'y trouver l'essentiel.

Raphaël Courteville, *Usura*, mai 2017 © Raphaël Courteville

Raphaël Courteville est artiste plasticien. Sa démarche consiste à investir les rapports à l'architecture, aux espaces construits et aux objets. À travers l'image ou l'installation, il tente de déplacer leurs usages potentiels, de révéler leurs failles ou singularités, de manière à trouver l'interstice duquel émerge un rapport poétique ou prospectif. Les formes qu'il propose explorent les dimensions sociales du construit, et les réflexions qu'elles induisent sur l'écologie, la technologie et le vivant.

www.courtevilleraf.wixsite.com



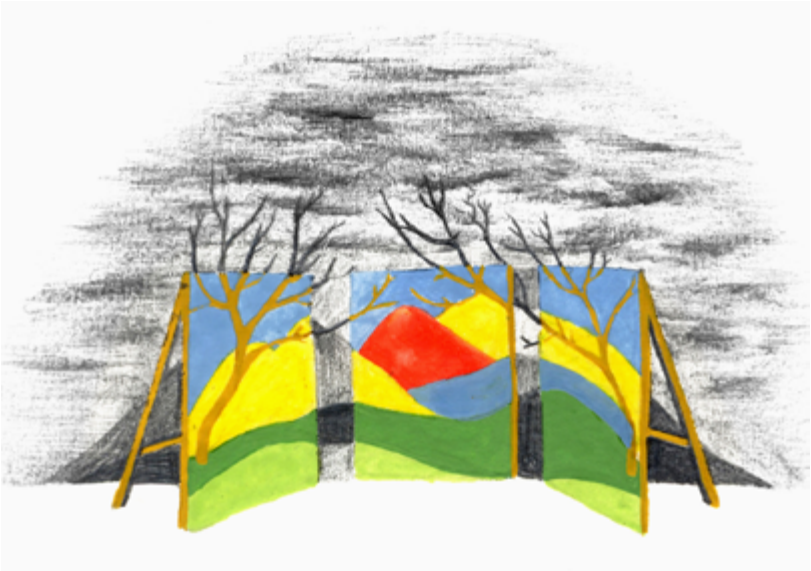
Audrey Douanne, *Carapaçon*, *Carte du ciel*, 2016 (projet réalisé pour l'exposition *EMBRQMNT* du collectif IPN en résidence à l'École Nationale de l'Aviation Civile puzzle en contreplaqué, sérigraphie, socle en mousse, moquette, coutures) © Audrey Douanne

Que son travail se déploie sur une feuille de papier, sur des objets ou dans une installation, **Audrey Douanne** utilise le dessin, la couleur et le motif. Dans ces projets in-situ, elle cherche à déceler dans l'environnement où elle intervient des signes graphiques qui deviennent son matériau. Elle cible, selon les projets, l'écart entre les usages que nous faisons de ces signes dans notre vie quotidienne, nos environnements de travail, nos cultures et l'impact qu'ils ont sur nos imaginaires.

www.audreydouanne.com

Laura Freeth, *Opus*, 2017 (performance avec Youssef Panda, écluse de Graziac, Condom) © Laura Freeth

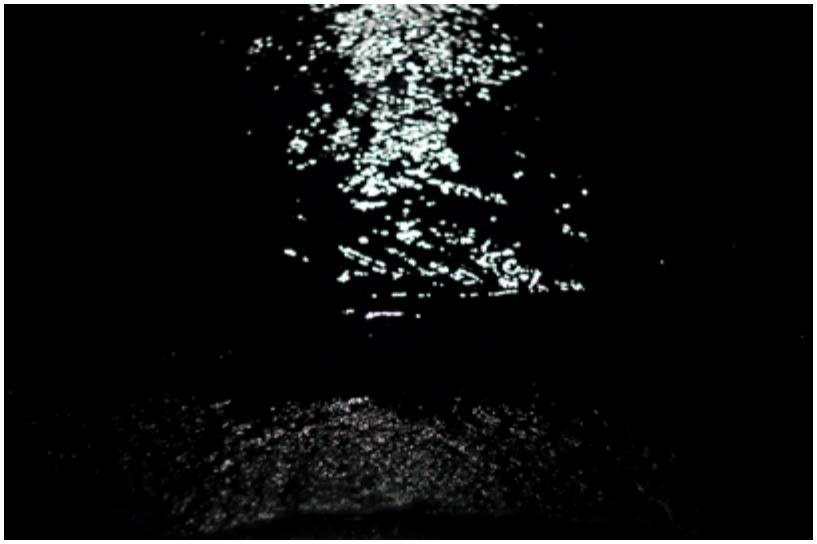
Laura Freeth travaille seule ou en collaboration. Elle développe et emprunte des techniques de construction, d'impression, travaille la matière et le détail pour proposer un regard attentif à l'espace et au paysage.



© Nicolas Jaoul

Nicolas Jaoul, artiste de haut niveau, fait partie du collectif IPN, de la Fédération Française d'Art, son art est son art. Peintre en bâtiment, il se réjouit vite de pas grand chose. Malgré tout il se débat dans le courant turbulent du torrent de l'amour.

www.nicolasjaoul.com



Maroussia Sallent, *Sans titre*, 2020 © Maroussia Sallent

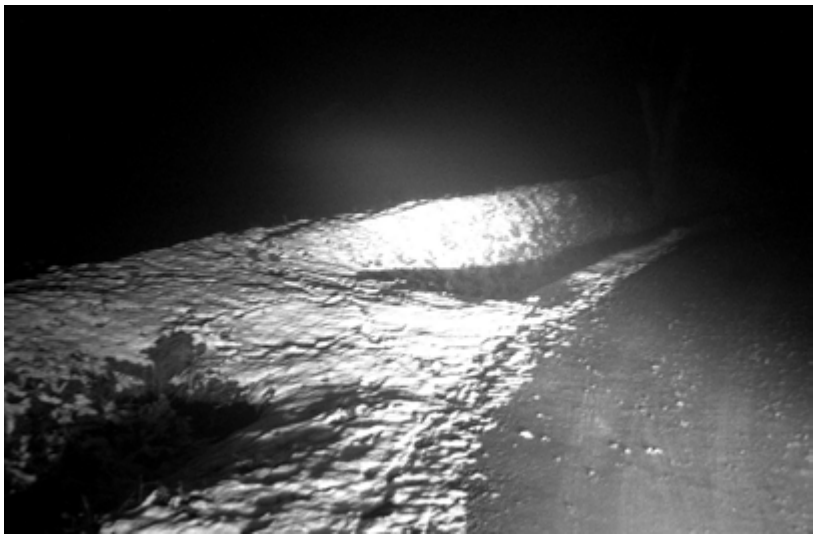
Maroussia Sallent pratique la photographie, au sens propre comme au figuré, considérant la lumière comme médium à part entière, et l'image comme une capture. Son travail trouve le plus souvent sa forme dans l'installation, mêlant questionnements de lumière et d'espace ; libéré du temps qui passe par l'espace d'exposition.

www.sallentmaroussia.hotglue.me

Matthieu Sanchez, *Soubresaut*, 2018 (performance lors de l'événement *The Kitchen Strikes Back* à IPN, Toulouse) © Benjamin Paré

Matthieu Sanchez tâtonne pour comprendre jusqu'à quand, jusqu'où, ou dans quelles situations une œuvre existe. Son travail se révèle dans les expériences qu'il met en place pour chercher ses limites, se donnant à voir hésitant et perdu dans cette recherche infiniment sans réponse.

www.matthieusanchez.com



Thomas Soulié, *Sans titre*, 2011 (photographie, Calais)

Thomas Soulié est graphiste indépendant. Il s'oriente depuis peu vers une pratique plastique. Entre contemplation, paysage, écologie, effacement et amour du détail, il s'intéresse à la pollution visuelle et à la profusion de mots d'ordres dans l'espace contemporain. Il aime questionner la trace, le paradoxal, l'incongruité ; tout en cherchant le poétique dans la présence au monde.

Émile Stoclin, *Fear comes fast*
(320 x 170 x 120 mm, acier, bois, plexiglas, acrylique et socle ciment)

Émile Stoclin est fasciné très jeune par l'iconographie. Dans un contexte familial marqué par le graphisme et l'édition, il se forge un regard singulier sur le monde et ses images. La fascination qu'exerce sur lui la prolifération et la beauté des images se transforme progressivement en défiance. C'est par un travail de visionnages, de collecte, de classement et de choix que le traitement de ces informations est rendu tangible par un travail méticuleux et technique de peinture, pochoir, sérigraphie ou d'objet aux aspects quasi-mécaniques qui lui donne l'opportunité de réinjecter ses propositions visuelles dans un monde du règne de l'image pour l'image.

Léo Sudre, *Gorgonzola*, 2017 (toile nautique imprimée)

Par la sculpture, **Léo Sudre** met en scène avec humour le point de rupture, de déséquilibre où l'homme soumet et contrôle son écosystème. Son questionnement plastique naît du contraste entre la domination du feu, l'expansion géographique, l'exploitation forestière d'un côté et la nature de l'autre ; un va-et-vient artificiel / naturel, micro / macro, grave / potache...

www.sudreleo.com

Arno Brignon

Arno Brignon, journal de confinement, 2020 © Arno Brignon

Retrouvez la biographie d’Arno Brignon en page 13.

Extrait du journal de confinement
Jour 24

« En entrant dans la cuisine, je ne suis pas seul, un merle s’envole vers la fenêtre. Un signe d’un retour à plus de nature dans nos vies ? Je ne sais pas, mais je suis juste heureux de ce petit moment de poésie qui m’est offert. Merles, Moineaux, Fauvettes viennent jouer leur partition dans le jardin, parfois même ponctuée par le cri d’une mouette qui m’offre d’un coup, un voyage pour d’autres horizons. Toulouse est une ville plate et nous vivons au rdc, le paysage se resserre un peu chaque jour et je les regarde s’envoler dans cette liberté qu’ils me redonnent. Je n’ai finalement pas trouvé d’Annie Ernaux dans ma bibliothèque, il faudra que je corrige cette erreur, je n’ose dire bientôt. En attendant, je relis la trilogie Nikopol. Caroline prend un bain, à l’eau du même bleu que celui du sang de Jill, la fiction semble se diluer un peu plus dans le réel. Je passe mon temps face à cet écran d’ordinateur qui n’arrête pas, quoi que je fasse pour y remédier, de me dire que mon disque est presque saturé, une alerte qui vaut pour métaphore peut être ? La réalité entre chez nous par ces fenêtres numériques, à coup de fils d’info, de réseaux sociaux où les photos des rues vides succèdent sans relâche à celle des urgences pleines. Sur Pixpalace quand, d’un coup, un flot de portraits d’une même personne jaillit, c’est qu’il est temps de prier pour elle [...]. »

Arno Brignon

Frédérique Félix-Faure

Frédérique Félix-Faure, série *En suspens*, 2020 © Frédérique Félix-Faure

À propos de *En suspens*

« Au début du confinement, j'étais paralysée dans mon appartement à Toulouse, je n'arrivais pas à aller dehors. L'air était figé d'émotions et de manque d'émotion, de sensation d'envahissement et de solitude. Un matin j'ai pris mon appareil photo, j'ai poussé la barrière et je suis allée devant chez moi au bord de la Garonne. Puis j'y suis retournée chaque jour. Cette série est née dans ce temps suspendu. »

Frédérique Félix-Faure

Frédérique Félix-Faure est née à Grenoble en 1975 et vit à Toulouse. Diplômée en 1999 de l'École supérieure des arts et techniques à Paris, elle s'installe ensuite à Toulouse en temps qu'architecte d'intérieur et photographe. Depuis 2008 elle se consacre entièrement à la photographie, cheminant entre un travail de photographie pour les architectes, précis et descriptif mais toujours dans une recherche d'émotion et de poésie, et un travail d'auteur intuitif et intimiste, loin de la rigueur architecturale, dans lequel se mêlent les photographies de son quotidien, de ses proches, de paysages traversés, autant de mots pour construire un récit personnel.

www.atelier-felix-faure.com

En suspens, **Extraits de correspondances**

« Dehors est plutôt hostile voir effrayant. Et dehors me manque dans les balbutiements du printemps. Jusqu'à hier je pouvais encore marcher le long de la Garonne et du petit bois bruissant d'oiseaux et d'écureuils. »

« Tu as de la chance de vivre à la campagne, de sortir sans crainte et de ressentir sans entrave les joies du vent sur ta peau. Moi j'ai envie de faire l'amour avec un arbre ! »

« Voilà bien une autre chose étonnante dans cette période folle, nous rions beaucoup… »

« Les feuillages fraichement nés criaient de lumière et se détachaient sur l'eau noire, les oiseaux glissaient en pointe dans le ciel haut, d'autres secouaient les arbres, et plus loin le petit bois traversé de rayons respirait de leurs chants. Une haleine régulière de trilles joyeuses dans les feux de fleurs jaunes allumés sur la rive. »

« Je regardais le pont du stadium désert, la ville derrière semblait une maquette endormie. À cette heure — autrefois, les voitures se disputaient des centimètres, d'une rive à l'autre. Le pont désert s'anima soudain du passage incongru d'un bus, dont les fenêtres à contre-jour dénonçaient la totale vacuité. Le monde semblait fonctionner parfaitement sans nous. »

Thérèse Pitte et Philippe Pitet

Thérèse Pitte, photographe plasticienne née en 1973, vit et travaille à Toulouse. Elle s'est formée dans les Écoles des beaux-arts d'Annecy et de Toulouse après une licence d'histoire de l'art à l'Université de Grenoble. À la sortie de son cursus de formation initiale, elle entame un travail de photographie plastique minutieux où chaque détail construit avec précision le regard qui se pose dessus. De 2003 à 2006 elle rejoint à Toulouse le collectif d'artistes ALaPlage, exposé dans divers lieux d'art contemporain en France et à l'étranger. De 2007 à 2019 elle a été assistante de direction au Château d'Eau à Toulouse, la plus vieille institution d'Europe consacrée à la photographie. Parallèlement à son statut de travailleuse de l'art, elle a continué sa pratique à travers de nombreux projets photographiques et expositions personnelles ou collectives, pour finir par se consacrer exclusivement à ses recherches plastiques. Son travail de l'image photographique, essentiellement noir et blanc et argentique, pose entre autres la question du médium et de sa restitution. Elle tend vers des recherches formelles proche du dessin et utilise des supports de reprographies hétérogènes qui vont du numérique à la risographie. En 2016 elle intègre l'Atelier TA en tant qu'artiste associée. En 2017, avec Philippe Pitet - son compagnon -, elle entame un processus de recherche plastique convergeant sur le long terme et qui interroge l'intimité et la représentation des éléments de leur environnement immédiat.

Philippe Pitet, plasticien et scénographe né en 1962, vit et travaille à Briatexte et Toulouse. Après avoir étudié dans plusieurs écoles d'art en Europe et en Afrique entre 1979 et 1986, il entame une période influencée par les modes narratifs de la bande-dessinée et du graphisme propre au mouvement punk. Tout au long des années 1980, il a exploré les champs du dessin, de la peinture, du pochoir et des espaces urbains, s'inscrivant dans la ligne de la *Figuration Libre* ou du *Bad Painting* au sein de la Coalition Éphémère puis avec le BAO Comix Group. Entre 1984 et 1987, il a co-créé et co-animé un espace d'arts visuels et contemporains : *La Nouvelle Galerie Atomium*, installé au cœur du mythique magasin de musiques indépendantes l'Atomium à Toulouse. Dès le début des années 1990, il s'oriente vers des structures complexes d'installations sur plusieurs médias. Parallèlement, il travaille les formes numériques et la création vidéo dans le temps réel et ses distorsions. Ces créations vidéo l'ont amené à travailler sur des performances mêlant le réel, l'image et le son dans le cadre de collaborations diverses. Son travail plastique actuel pose donc la question de l'intrusion des pratiques numériques contemporaines, tout en s'y appuyant pour travailler images et sons (bricologie de l'art et numérique). Mais au-delà, son travail interroge la mémoire et ses perceptions, de la mémoire individuelle à la mémoire collective. Il n'a pas abandonné pour autant la pratique du dessin, de la photographie, ou de la vidéo. En 2017, avec Thérèse Pitte - sa compagne - il entame un processus de recherche plastique convergeant sur le long terme et qui questionne la représentation des éléments de leur environnement intime. Par ailleurs, il est membre du Comité de rédaction de la revue d'art contemporain Multiprise. Il enseigne la diffusion artistique à travers les technologies de l'information au sein de l'Unité Culture de l'UCRM. Depuis janvier 2015 il est résident permanent de l'Atelier TA. Depuis avril 2015, il a activement collaboré à plusieurs projets menés par la Compagnie Zart (compagnie de théâtre contemporain). En décembre 2016, il renoue avec la pratique de commissariat d'exposition à travers l'exposition *Punk!* dans la perspective des travaux de *PIND, Une histoire de la scène punk en France (1976 - 2016)*. En 2017, il a co-créé la biennale *Bricodrama* (Biennale Régionale Arts Visuels, Lieux d'Artistes en Occitanie), qu'il co-dirige depuis.

www.philippepitet.com

À propos de *Ne va jamais à Navatar* et *Bienvenue en Chamanie*

« Tous ces arbres sont-ils des pommiers ? demanda-t-elle d'une voix hachée. - Non, chérie, certains d'entre eux sont remplis d'anges, d'autres pleins d'amandes sucrées, mais la lumière du soir est terriblement trompeuse. » Katherine Mansfield, *Quelque chose d'enfantin mais de très ordinaire*

« En 2017, partenaires dans la vie comme à la scène, comme le dit la formule consacrée, nous nous lançons dans un travail de recherches plastiques à long terme autour de la question de l'intime et du paysage réduit à son territoire immédiat.

Philippe Pitet, *Ne va jamais à Navatar*, S: Y - E: X, 2020 © Philippe Pitet

Thérèse Pitte, *Bienvenue en Chamanie*, S: Y - E: X, 2020 © Thérèse Pitte

Après quelques heures d'hébétude le 12 mars 2020 suite à l'annonce du confinement, les esprits créatifs se sont échauffés et ont vu dans cette période d'emprisonnement provisoire une aubaine pour un temps suspendu pendant lequel ils pourraient faire tous les projets que la vie courante les empêchait de réaliser. Cependant, très rapidement, au bout de quelques jours, le confinement parut beaucoup moins idyllique qu'imaginé.

Enfermés dans notre appartement avec les enfants, les 65 mètres carrés ne se transformèrent pas en atelier de création permanente. Il fallut apprendre à vivre tous ensemble H24 et il fut flagrant que notre créativité se tarissait au fur et à mesure que nos relations sociales devenaient un lointain souvenir. La vie numérique s'installa au centre du foyer : appels et apéro en visio, navigation effrénée sur les réseaux dits sociaux à observer les posts de nos amis artistes et suivre l'actualité du virus avec plus ou moins d'inquiétude. Cette invasion de la réalité virtuelle devint à la fois inévitable et angoissante avec l'impression que nos êtres, à force, se désincarneraient en avatars numériques et que ces derniers finiraient par nous remplacer dans un « faux monde ». Il semblait même que dans les têtes des plus réfractaires fleurissait l'idée que l'avènement d'un paradigme numérique constructif était arrivé.

De ce constat est né *Ne va jamais à Navatar* ! L'endroit maudit d'un monde où l'on ne serait plus que l'hologramme de nous-même. Mais il fallait un pendant à Navatar et ce fut *Bienvenue en Chamanie*. Le dialogue entre nous deux se créa, il n'y avait plus qu'à observer notre environnement quotidien pour faire surgir des images. Les saisons Y épisodes X étaient nées et allaient nous offrir un espace de travail en résonnance. La maison et notre quartier devinrent notre seul terrain d'action et le seul matériau qui vint nourrir nos esprits. Navatar se focalisait sur les objets hétéroclites dispersés, épars, dans l'appartement quand Chamanie regardait les petits évènements insignifiants de la journée par lesquels émergeait encore la poésie du monde. A une figurine abandonnée sur une étagère répondait une goutte d'eau ou un geste emplit d'humanité. La prise de vue était faite au Smartphone et les 25 duos d'images furent postés pendant les 25 derniers jours sur les réseaux sociaux avec les hastags #containment #boredom #picture. Il s'agissait de travailler dans une immédiateté du regard et de mettre en exergue cet écœurement de l'espace virtuel qui était devenu notre seule fenêtre sur le monde.

Le confinement a pris fin et la Saison Y+1 – Episode X vient de démarrer : le hashtag #boredom est désormais devenu #freedom. »

Thérèse Pitte et Philippe Pitet

Annabel Werbrouck

© Annabel Werbrouck

© Annabel Werbrouck

Annabel Werbrouck est née en 1977 à Bruxelles (Belgique), elle vit dans le Gers. Après avoir terminé ses études de Géographie à l’ULB (Université Libre de Bruxelles), Annabel Werbrouck intègre l’École de Photographie Agnès Varda avec le projet de maîtriser les différents spectres de la photographie. Depuis 2005, son travail photographique a fait l’objet d’expositions au musée de la photographie à Charleroi (Belgique), à la galerie Rature à Liège (Belgique), au musée de la photographie à Bruxelles, à la galerie Fotofabrik à Berlin (Allemagne), à la galerie Annie Gabrielli à Montpellier, à la Conserverie à Metz et à Lectoure pour *L’été photographique* en 2018.

Au départ une grande partie de son travail est centré sur la photographie sociale, ce qui lui permet de découvrir des univers, des mondes qui lui seraient inaccessibles autrement. Elle s’intéresse à la marge de la société, marge qu’elle s’efforce de refléter au travers de séries photographiques consacrées aux campings résidentiels, à une cité sociale, ou à ces « familles orphelines » en Ethiopie par exemple.

Suite à un événement marquant qui s’est passé dans sa vie il y a bientôt huit ans, elle s’oriente vers une forme de photographie plus intime et personnelle. Cette partie du travail est *autobiographique* comme la série *Un matin* et le *Journal d’une femme à Berlin* . Ce sont des séries d’*autofiction*, centrées sur de l’autoportrait, du quotidien avec ses joies et ses souffrances. La vie d’une femme autour du deuil d’une mère, l’adaptation à une nouvelle ville (Berlin), le couple… A partir de ce moment-là, une partie de son travail s’oriente également vers le collage, à partir de photos anciennes de famille ou de photos trouvées.

Après avoir habité 7 ans à Berlin, période pendant laquelle elle s’est entre autre occupée de la curation et de l’organisation de workshops et de résidences pour photographes dans la galerie photo Fotofabrik Bln Bxl. Elle a changé de cap et vit maintenant dans le Gers depuis un an.

www.annabelwerbrouck.be

Les rendez-vous

Tout au long du festival

• **Visites commentées, tous les jeudis à 10h30** au départ de l'Office du Tourisme. *Visite gratuite. Parcours en ligne prochainement. Dans la limite de 10 personnes par visite, suivant l'évolution des mesures sanitaires.*

• **Ateliers jeune public, tous les vendredis de 10h à 12h** au centre d'art. *Pour les 6 - 12 ans, gratuit, sur inscription au 05 62 68 83 72. Thématiques en ligne prochainement. 6 participants par atelier.*

Visites décalées

Quatre rendez-vous pendant pour lesquels nous avons donné carte blanche à des artistes mais aussi à des personnes proches du centre d'art. Il s'agit pour ces visites d'approcher les œuvres avec un regard différent : parfois avec un regard d'artiste, d'anthropologue ou même d'un savant fou !

• **Samedi 25 juillet** avec le collectif IPN et Brice Mallet, guide de l'Office du tourisme.
• **Samedi 8 août** avec Marta Garcia Cardellach.
• **Samedi 22 août** avec Arno Brignon.
• **Samedi 5 septembre** avec Léontine Mellan.

Horaires et informations détaillées à venir.

Événements

Le **samedi 12 septembre**, toute la journée, nous vous proposons plusieurs événements, en présence des artistes et structures invités pour cette édition 2020. La journée commencera avec une balade ornithologique dans Lectoure, avec La Tchourre et Hipkiss. Puis, à la Manufacture royale de Lectoure (anciennes tanneries), nous invitons des éditeurs photo et le duo gersois Karma Milopp avec son studio photo. En soirée, plusieurs rendez-vous : une performance de Matthieu Sanchez du collectif IPN et des projections : *Vos plus belles nuits* (organisé par l'association Image Libre, en partenariat avec Paris Match et Grand Litier) ; *Fictions confinées* (un projet du GRAPh-CMi de Carcassone, membre du réseau Diagonal) ; projection / live de l'association Déclic (une invitation à plusieurs photographes et un musicien). Concert, rencontres et Apéro de Pays (avec le Pays Portes de Gascogne) seront également au rendez-vous.

Horaires et informations détaillées prochainement.

Scolaires et groupes

Depuis plus de vingt ans, des actions d'éducation artistique et culturelle en milieux scolaire et périscolaire ont progressivement été développées par le centre d'art. Ces programmes associent visites, activités de pratique artistique et actions destinées à l'acquisition d'une culture artistique et au développement d'un esprit critique ; appropriation de repères, d'un vocabulaire spécifique permettant d'exprimer ses émotions esthétiques et de porter un jugement construit et étayé, de contextualiser, décrire et analyser une œuvre. Le centre d'art organise également des visites et / ou ateliers pour des groupes et associations.

Malgré les contraintes liées au coronavirus, nous pourrons accueillir les classes et les groupes dans la limite de 18 personnes (deux groupes maximum de 9 personnes, chacun accompagné par une médiatrice). Pour les enseignants intéressés par le festival mais ne pouvant se déplacer nous mettons également en place une offre « clé en main » permettant aux élèves de visiter virtuellement les expositions, de pratiquer un atelier artistique en classe et surtout d'échanger avec un artiste en visio-conférence.

Accueil des scolaires
Du 1er au 18 septembre, du lundi au vendredi.
De la maternelle au post-bac. *Visites et / ateliers gratuits. Inscription obligatoire auprès d'Amandine Ginestet (mediation@centre-photo-lectoure.fr / 05 62 68 83 72).*

Accueil des groupes
Du 27 juillet au 20 septembre. *Gratuit. Inscription obligatoire auprès d'Amandine Ginestet (mediation@centre-photo-lectoure.fr / 05 62 68 83 72).*

Podcast

Circuit court, c'est l'escale sonore de *L'été photographique de Lectoure*. Une série de cinq podcasts imaginés et réalisés par l'équipe du centre d'art, Kévin Calderon (Radio Fil de l'eau), Iker Elguezabal et en étroite collaboration avec les artistes exposés. Cette année au programme de l'été photo, une déambulation dans la ville, des rendez-vous réguliers, mais surtout l'ambition d'un festival en circuit court. Inviter des artistes de la scène régionale, c'est mettre en lumière le « faire ensemble, faire avec », c'est aussi notre façon d'affirmer haut et fort que l'art est bien une activité et un besoin essentiel. Une édition 2020 née durant cette étrange période, loin des sentiers battus et des lieux habituellement investis par le festival. À défaut de pouvoir venir à votre rencontre, ce podcast sera notre tremplin pour arriver à vos oreilles et pour vous donner à voir et à entendre, un peu plus. Une ballade sonore autour, entre et sur les expositions, à la foi jeu et support, à travers lequel nous espérons vous emmener ailleurs, un peu plus loin.

Épisode 1
La traversée des roches avec Anne Desplantez (assocition Déclic) et Isa Fouillet.

Épisode 2
Hinterland avec la librairie La Méridienne de Fleurance et Bruce Bégout.

Épisode 3
Pauilhac fait sa révolution silencieuse avec OBRA.

Épisode 4
Entre Navatar et Chamanie avec Thérèse Pitte et Philippe Pitet.

Épisode 5
Le brûlotier ne va nulle part avec Matthieu Sanchez du collectif IPN.

Diffusion à partir du 25 juillet !

Réalisation et production : Centre d'art et de photographie / Radio Fil de l'eau.
Design sonore : Iker Elguezabal.
Diffusion : sur les ondes de Radio Fil de l'eau et Radio Coteaux mais aussi en ligne et en écoute directe au centre d'art.
Avec la participation des artistes exposés, des structures invitées et de Librairie-Tartinerie de Sarrant.

Vos plus belles nuits

Premier prix du concours © David Silva (@finouuuuuu)

Vos plus belles nuits est un concours photo amateur organisé par l'association Image Libre, en partenariat avec Paris Match, Grand Litier et le Centre d'art et de photographie de Lectoure pour l'édition 2020.

Grand Litier et la photographie

Grand Litier a fait grandir sa passion pour l'art photographique au fil de ses collaborations avec des photographes reconnus pour la création de ses images publicitaires, et aussi à sa relation de longue date avec Paris Match, véritable référence, dont l'histoire est faite des images chocs des plus grands photoreporters de l'Histoire moderne. Grand Litier dont la nuit est le cœur de métier s'implique donc naturellement dans la photographie nocturne. Un style de photographie qui permet toutes les extravagances et expérimentations. Pour Grand Litier comme pour les photographes de l'obscurité, chaque nuit est un nouveau territoire à explorer.

L'édition 2020

À la tombée de la nuit, mouvements et couleurs prennent une toute autre apparence. Les formes muent tandis que les ombres les modèlent.
La réalité laisse place à une nuit singulière…

Pour sa deuxième édition, le concours photo @vosplusbellesnuits, soutenu par Image Libre, Paris Match, Grand Litier et le Centre d'art et de photographie de Lectoure, a proposé à sa communauté Instagram d'explorer en image le thème « nuit singulière » pour interroger l'étrangeté et l'incongruité de la vie nocturne. Les participants se sont emparés avec brio de cette proposition et ont couvert tous les aspects de la photo de nuit. Les superbes clichés laissant la nature se parer d'un sombre voile de mystère ont répondu à ceux des explorateurs d'espaces urbains interlopes, ceux des photographes de l'intime, des reporters et des voyageurs.

Un jury professionnel a désigné le 15 mai dernier les dix photographes lauréats qui verront leurs images projetées durant une soirée dédiée lors de *L'été photographique de Lectoure*, parmi lesquels trois gagnants dont la création sera publiée dans le magazine Paris Match.

Les 10 lauréats sont :

1 • David Silva, alias @finouuuuuu
2 • Romain Berger, alias @romainb_photo
3 • Juliette Seguin, alias @gastilone
4 • Matisse Hilber, alias @matisse_hbr
5 • Geoffrey Devautour, alias @geoffrey_devautour
6 • Maurice Roustan, alias @mauriceroustan
7 • Nicolas Dalaudier, alias @nicodalaudier
8 • Jean Philippe Chevreux, alias @jeanphilippechevreux
9 • Florent Caffin, alias @smoosmooth
10 • Sylvie Vilain, alias @sylvilain_photographie

Infos pratiques

Dates
25.07 > 20.09.2020

Lieux d'exposition
Centre d'art et de photographie
Espace public *(détails prochainement)*

Jours et horaires d'ouverture
Du mercredi au dimanche, de 15h à 19h
De jour comme de nuit dans l'espace public

Gratuit

Équipe
Direction : Marie-Frédérique Hallin
Coordination / communication : Marine Segond
Médiation / publics : Amandine Ginestet
Régie : Fabrice Bittendiebel
Secrétariat / accueil : Claudine Zaccone
Service civique : Julie Garrido

Association Arrêt sur images
Président : Dominique Paillarse
Vice-présidente : Nancy Hushion
Trésorier : Dominique Lafitte
Secrétaire : Carine Merlino
Secrétaire adjointe : Carole Perrin-Lavaret

Contact presse
Marine Segond
coordination@centre-photo-lectoure.fr

Centre d'art et de photographie de Lectoure
Maison de Saint-Louis
8 cours Gambetta, 32700 Lectoure
contact@centre-photo-lectoure.fr
05 62 68 83 72

Retrouvez nous sur
www.centre-photo-lectoure.fr
Instagram
Facebook

Partenaires institutionnels
Direction régionale des affaires culturelles Occitanie
Région Occitanie / Pyrénées - Méditerranée
Département du Gers
Ville de Lectoure

Réseaux
d.c.a
Diagonal
air de Midi
LMAC

Partenaires de l'édition 2020 *(en cours)*
Photon Toulouse
Office de Tourisme Gascogne Lomagne
Radio Fil de l'eau
Grand Litier